



PROJECT MUSE®

Jules Verne, l'homme et la terre: Une lecture écocritique
des *Voyages extraordinaires*

Lionel Dupuy

L'Esprit Créateur, Volume 57, Number 1, Spring 2017, pp. 9-19 (Article)

Published by Johns Hopkins University Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/esp.2017.0001>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/659012>

Jules Verne, l'homme et la terre : Une lecture écocritique des *Voyages extraordinaires*

Lionel Dupuy

UN GRAND NOMBRE DE MYTHES accompagnent les récits de Jules Verne (1828–1905). L'écrivain—considéré comme optimiste du progrès, inventeur de génie, père de la science-fiction, romancier pour enfants—est emblématique de ces auteurs célèbres connus pour des raisons bien éloignées de la réalité. Certaines dimensions de son œuvre sont en effet méconnues, escamotées, passées sous silence par une critique qui longtemps n'a étudié que la partie émergée de cet *iceberg littéraire*. Par cette métaphore géographique que nous employons à dessein, nous souhaitons souligner que l'essentiel est à chercher ailleurs, plus en profondeur. Les *Voyages extraordinaires* alimentent encore l'imaginaire collectif, sont toujours autant lus, traduits, adaptés. Dès lors, qu'est-ce qui fait leur universalité et leur atemporalité ? Ne seraient-ils pas simplement porteurs de sens et d'interrogations qui, aujourd'hui et à la faveur de bouleversements multiples et anciens, font écho à des problématiques que l'on pense à tort récentes ?

Nous souhaiterions illustrer cette perspective en proposant une lecture écocritique des *Voyages extraordinaires*¹. Jules Verne a toujours revendiqué avoir écrit des « romans géographiques » dont l'ambition était de « dépeindre la Terre² ». Or, l'une des caractéristiques du roman géographique vernien est justement d'interroger les relations complexes qui se développent entre les hommes, la société, la nature³ et l'espace géographique.

L'un des reproches que l'on pourrait nous faire serait celui de vouloir procéder à l'analyse d'une œuvre littéraire du XIX^e siècle à l'aune de considérations écologiques et environnementales qui lui sont très largement postérieures. Il est plus pertinent de se demander si—d'une part—la crise actuelle du paradigme écologique n'est pas plus ancienne qu'on ne le pense, et—d'autre part—si cette dernière ne pourrait pas être décelée dans des œuvres littéraires passées à la postérité. Cette hypothèse, appliquée aux *Voyages*, interroge donc l'histoire d'une écocritique dont les jalons épistémologiques et théoriques restent à fixer. Également, la question de l'espace et de l'écologie humaine sera au cœur de nos réflexions⁴, car Jules Verne, témoin éclairé de son époque, arpente en romancier une terre qui subit déjà les outrages d'une société qui ne semble pas mesurer les conséquences du développement de ses activités. Les multiples voyages que réalisent les héros verniens constituent autant de supports qui permettent à l'écrivain de s'interroger sur certaines

dérives—de mettre en avant des inquiétudes qui rappellent celles qui animent nos sociétés actuelles.

Une modernité déjà en crise au XIX^e siècle

Si la géographie est au cœur du récit vernien, la science et la technique ne sont que des variables au service de l'exploration, des voyages et des découvertes. La géographie que Jules Verne met en scène est avant tout romanesque, romancée et imaginaire⁵. À la recherche de l'espace inconnu, perdu, oublié, les héros verniens font souvent figure d'initiés qui peuvent—après un long périple—découvrir des facettes inconnues d'une nature secrète et imprévisible où s'articulent d'autres rapports entre l'homme et l'espace. L'une des illustrations les plus emblématiques de cette véritable écologie humaine se manifeste dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1871). Le célèbre capitaine Nemo, en rupture avec la société, évolue dans un environnement source pour lui de liberté, d'égalité et d'humanité :

—Vous aimez la mer, capitaine.

—Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. [...] La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre⁶ !

Ce roman se prête à une lecture écocritique, car il développe une conscience écologique qui s'inspire des écrits de Michelet et Hugo⁷ :

L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan. (Verne, *Mers* 327 [seconde partie, chapitre 12])

Les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines [phoques], là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort. (Verne, *Mers* 332 [seconde partie, chapitre 13])

Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles [les lamantins] ? [...] Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. (Verne, *Mers* 383 [seconde partie, chapitre 17])

Jules Verne ne fait pas figure de proue en matière de conscience écologique, mais ses écrits témoignent de préoccupations bien plus anciennes qu'on ne

l’imagine aujourd’hui. Cette conscience écologique naît à une époque où le développement de la science et de la technique amplifie le paradigme disjonctif qui oppose nature et culture.

Jules Verne n’est pas—contrairement à l’idée reçue—un optimiste du progrès, mais le contrat éditorial signé avec son éditeur lui impose d’instruire en divertissant. C’est Hetzel qui a su contenir l’angoisse vernienne du progrès qui transparait dans certains passages puissamment révélateurs d’une inquiétude que le romancier n’est pas le seul à partager à cette époque⁸ :

—D’ailleurs, dit Kennedy, cela sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l’industrie absorbera tout à son profit ! À force d’inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d’atmosphères fera sauter le globe !

—Et j’ajoute, dit Joe, que les Américains n’auront pas été les derniers à travailler à la machine⁹.

Comment concilier angoisse du progrès, conscience écologique, et ambition littéraire ? Quel support utiliser pour donner corps à un projet éditorial qui puisse se démarquer très nettement des immenses œuvres romanesques que le XIX^e siècle a su produire ? C’est à ce niveau qu’intervient une question qui est centrale pour le géographe—celle de l’espace.

En 1854, Jules Verne—alors inconnu du grand public—écrit à son père qu’il aperçoit des « systèmes nouveaux¹⁰ », et devient finalement le premier grand romancier moderne à introduire l’espace au cœur de ses récits. Verne—sollicité pour de nombreuses interviews—déclare à la fin de sa vie avoir voulu composer, dans le cadre des *Voyages*, une véritable « géographie universelle pittoresque », à l’image de celles réalisées par les géographes de son époque : « je voudrais, si Dieu me prête vie, achever en quelque sorte ma “géographie universelle pittoresque” en donnant pour emplacement à chacun de mes romans prochains une contrée non encore visitée par mes lecteurs¹¹ ». Dans cette perspective, la dimension écologique des *Voyages* n’est qu’une des facettes d’un projet romanesque bien plus large—celui de composer des romans géographiques qui permettront au lecteur d’explorer les « Mondes connus et inconnus » :

Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront ainsi dans leur ensemble le plan que s’est proposé l’auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de *Voyages dans les mondes connus et inconnus*. Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances *géographiques, géologiques, physiques, astronomiques*, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l’histoire de l’univers¹².

Comment accéder alors à ces mondes inconnus ? Comment les dire, les écrire ? La solution qui s’offre à Verne est pour le moins simple : faire appel

à l'imaginaire géographique, écrire et décliner l'espace dans un registre imaginaire que seul le roman peut offrir.

Dans des espaces inconnus, lointains, oubliés, Verne réalise ce que les surréalistes appellent la « solution des antinomies¹³ »—l'harmonie entre l'homme et la terre. C'est ainsi que la tension paradigmatique *nature versus culture* des mondes connus disparaît dans ces mondes inconnus où l'imaginaire du romancier recompose un espace géographique dans lequel l'homme peut vivre en harmonie avec cet environnement *extraordinaire*. Il appartient néanmoins à l'homme de ne pas dépasser certaines limites sous peine d'affronter une nature hostile¹⁴.

La question du genre en écocritique est cruciale. Au XIX^e siècle, le genre géographique que développe Verne avec la série des *Voyages*—parce qu'il conjugue réel et imaginaire—offre justement la possibilité d'interroger autrement le paradigme disjonctif opposant la nature et la culture. Puisque l'homme est un être de nature que la science et la technique semblent éloigner de plus en plus de la terre qui l'a vu naître, il convient d'envisager une autre relation écologique, plus humaine, qui replace l'homme au cœur des questions environnementales. Pour Verne, cette écologie humaine se réalise avant tout là où l'espace est vierge de toute présence humaine. L'imaginaire géographique sert dès lors de support à une prise de conscience écologique.

Les prémisses d'une écologie humaine

Très souvent, au terme d'un long voyage, les héros verniens s'installent dans des lieux inconnus ou inaccessibles, et entretiennent avec la nature des relations d'harmonie, d'équilibre, de respect. Cette écologie humaine rappelle le célèbre épigramme d'Élisée Reclus, géographe contemporain et inspirateur de Verne : « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même¹⁵ ». Si, dans cette modernité déjà en crise, le progrès alimente l'angoisse du romancier, ce dernier dépasse la disjonction paradigmatique opposant la nature et la culture en proposant un retour aux sources salvateur. L'homme, cet être de nature qui s'est trop éloigné de la Terre, y développe une conscience écologique qui lui permet, lors de son retour, de vivre autrement cette modernité inquiétante. Les *Voyages*, publiés entre 1863 et 1905, déclinent cette thématique :

Voyage au centre de la terre—les héros remontent le cours des temps géologiques pour arriver aux origines de l'homme moderne ;

Vingt mille lieues sous les mers—le périple du capitaine Nemo et de ses hôtes-prisonniers s'apparente à une régression intra-utérine ;

L'île mystérieuse—les colons de l'île Lincoln recréent un à un les gestes que l'humanité a réalisés pour arriver à son développement actuel ;

Les Indes noires—d'anciens mineurs écossais installent une ville dans une immense grotte souterraine, protectrice et confortable ;

Le superbe Orénoque—la recherche d'un père disparu se double de la recherche des sources d'un fleuve mythique.

Pour Verne, l'espace géographique offre de nombreuses opportunités d'installation dans des lieux susceptibles de créer l'harmonie entre l'homme et la nature. Dans ces territoires écologiques, la science et la technique sont au service du respect de cet environnement extraordinaire que la nature met à leur disposition. Par exemple, le Nautilus de Nemo est un sous-marin écologique dans tous les sens du terme : il fonctionne à l'électricité, ne pollue pas, et offre un cadre idéal pour découvrir/protéger un environnement que les hommes n'ont pas souillé ; Nemo ne vit que des ressources que lui offrent les mers et les océans, entretenant avec le Nautilus et cet environnement aquatique une relation écologique que le romancier traduit sous forme métaphorique¹⁶.

L'espace géographique, qui est au cœur du récit vernien, sert de support à des réflexions écologiques sur l'*habitat*, l'*habiter*¹⁷. Jean Chesneaux précise que « la nature selon Jules Verne, et plus précisément selon le génie littéraire vernien, est une 'nature-avec-les-hommes'¹⁸ ». Ce que Chesneaux nomme « nature-avec-les-hommes » n'est autre que l'écologie humaine qui prend forme dans ces récits romanesques où le voyage dans l'espace se double d'un voyage dans le temps.

Les *Voyages* apparaissent ainsi pour le géographe comme cet espace des possibles où des manifestations et expériences de la spatialité prennent des formes autres que celles qui sont observables dans le monde réel. Les récits verniens ne sont pas des romans véritablement *réalistes*, mais bien des romans géographiques (et géographes¹⁹) qui produisent une géographie et une écologie qui leur sont propres, parallèles, alternatives : « la véritable supériorité de l'homme, ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature ; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau²⁰ ».

Le concept d'écologie humaine n'existe pas à l'époque de Jules Verne—Harlan H. Barrows propose l'idée en 1923²¹—, mais le romancier est contemporain d'Ernst Haeckel, biologiste allemand, qui crée le mot *écologie* en 1866, et définit cette science naissante comme « die gesammte Wissenschaft von den Beziehungen des Organismus zur umgebenden Aussenwelt, wohin wir im weiteren Sinne alle 'Existenz-Bedingungen' rechnen können [la science des relations des organismes avec le monde environnant ; c'est-à-dire, dans un sens large, la science des 'conditions d'existence']²² ». Il est peu probable que Verne ait lu cette définition publiée dans une langue qu'il ne

maîtrisait pas (le terme *écologie* n'apparaît jamais dans ses récits), mais les *Voyages* mettent clairement en scène des hommes qui aspirent à vivre autrement dans un environnement complexe qui est en profonde mutation. L'avenir de l'humanité passe par une prise de conscience écologique que Verne traduit sous forme romanesque. Et, lorsqu'il s'agit de mettre en valeur une nature souvent sauvage, la métaphore constitue la figure de style idéale pour écrire l'extraordinaire géographique.

Une nature sauvage (d)écrite par la métaphore

Dire et écrire l'extraordinaire géographique—notamment lorsqu'il s'agit de magnifier une nature sauvage à laquelle les héros verniens accèdent au terme d'un long et difficile voyage—nécessite pour le romancier d'employer le trope qui par excellence stimule l'imaginaire : la métaphore²³. Or, cette dernière ne doit pas être réduite à un simple ornement stylistique. C'est bien sa dimension cognitive que nous souhaitons présenter ici, en nous inspirant notamment des analyses de Paul Ricoeur, pour qui

La métaphore est le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité. En liant de cette manière fiction et redescription, nous restituons sa plénitude de sens à la découverte d'Aristote dans la *Poétique*, à savoir que la *poiësis* du langage procède de la connexion entre *muthos* et *mimësis*²⁴.

La métaphore assure « el surgimiento de nuevos sentidos [y] la retórica está encaminada a convencer acerca de la posibilidad de que el imaginario, junto con la razón, contribuya a perfilar consideraciones [l'émergence de sens nouveaux [et] la rhétorique vise à convaincre de la vraisemblance de ce que l'imaginaire, avec la raison, contribue à faire envisager]²⁵ ». Nous pouvons observer cette dynamique du discours géographique et écologique dans le récit vernien à partir du moment où ce dernier emmène ses héros dans des espaces lointains et inconnus, et ce sont la science et la technique verniennes qui servent à accéder à ces espaces hors de portée pour le commun des mortels.

Les *Voyages* ne tombent pas pour autant dans le piège d'un total écométisme postromantique où la nature serait magnifiée par une prose qui achèverait d'exclure l'homme de son habitat terrestre. Au contraire, l'imaginaire géographique et écologique assure l'écriture d'une autre relation—celle d'une prise de conscience de la finitude et de la fragilité d'une planète où l'homme, en espèce invasive, colonise petit à petit tous les territoires qui s'offrent à son appétit d'espace. Il ne s'agit pas pour Verne de chercher désespérément ailleurs un mythique paradis terrestre qui rappellerait celui qui aurait existé avant, dans la droite ligne de la pensée romantique ; il s'agit, au contraire, de

dépasser cette vision disjonctive en sensibilisant le lecteur à la grande interrogation qui parcourt tout le XX^e siècle et le début du XXI^e siècle : comment allier développement économique et équilibre écologique ?

Au sein du récit vernien, les métaphores agissent en révélatrices de l'indicible :

Quelques sommets neigeux présentaient aux regards des tables nettement coupées, tandis que les autres, affectant des formes bizarres, projetaient dans la brume leurs pyramides aiguës. (Verne, *Hatteras* 113 [première partie, chapitre 15])

Quelques icebergs en ruine hérissaient sa surface solide, affectant des formes pittoresques du plus étrange effet, surtout quand la lumière, s'irisant à leurs arêtes, en variait les couleurs. On eût dit les morceaux d'un arc-en-ciel brisé par une main puissante, et qui s'entrecroisaient sur le sol²⁶.

Quelques icebergs de médiocre altitude prenaient des dimensions colossales, et affectaient parfois des formes de monstres apocalyptiques. (Verne, *Fourrures* 315 [deuxième partie, chapitre 12])

Quelques-uns de ces icebergs affectaient les formes les plus diverses, et leur entassement figurait celui d'une ville qui se serait écroulée tout entière. (Verne, *Fourrures* 323 [seconde partie, chapitre 13])

Ces quatre descriptions des icebergs au pôle Nord illustrent l'une des constructions lexicales et syntaxiques qu'affectionne le romancier : face à la difficulté d'écrire un ailleurs extraordinaire, Verne ne sait comment donner à voir ces formes « bizarres », « pittoresques », « diverses », ou rappelant des « monstres apocalyptiques ». La géomorphologie des espaces polaires met Verne face à cette aporie que Bernardin de Saint-Pierre avait si bien décrite un siècle avant la publication du *Pays des fourrures* : « l'art de rendre la nature est si nouveau, que les termes même n'en sont pas inventés²⁷ ». La rhétorique vient au secours de cette carence du langage, et illustre l'une des visées de cette lecture écocritique des *Voyages*—celle de sa dimension poétique.

Dans des mondes inconnus, Verne crée une géographie nouvelle, et doit trouver alors les mots justes pour transmettre le fruit d'un imaginaire où les considérations écologiques sont toujours présentes. C'est le cas surtout dans *Le pays des fourrures*, où Verne ne manque pas de critiquer les comportements excessifs de certains chasseurs qui mettent en péril la faune des régions arctiques :

—Mais à quelle cause attribuez-vous cet abaissement notable dans l'exportation des fourrures ? demanda Mrs Paulina Barnett.

—Au dépeuplement que l'activité, et j'ajoute, l'incurie des chasseurs a provoqué sur les territoires de chasse. On a traqué et tué sans relâche. Ces massacres se sont faits sans discernement. Les petits, les femelles pleines n'ont même pas été épargnés. De là, une rareté inévitable dans le nombre des animaux à fourrures. La loutre a presque complètement disparu et ne se retrouve

guère que près des îles du Pacifique Nord. Les castors se sont réfugiés par petits détachements sur les rives des plus lointaines rivières. De même pour tant d'autres animaux précieux qui ont dû fuir devant l'invasion des chasseurs. (Verne, *Fourrures* 13–14 [première partie, chapitre 2])

La nature sauvage décrite par Verne sert ici de support à une critique de la société de consommation qui met en péril l'avenir de nombreuses espèces animales.

L'histoire narrée est pour le moins surprenante et inattendue au regard des inquiétudes environnementales qui sont les nôtres actuellement. *Le pays des fourrures* relate en effet le récit de la construction d'un fort dans le Grand Nord Canadien. Le fort Espérance bâti sur le cap Bathurst subit un tremblement de terre, et se retrouve piégé sur une immense lentille de glace qui dérive dans l'Océan Arctique. Cette île flottante emportée vers le Sud et la chaleur par les courants marins menace de fondre entièrement, ce qui mettrait en danger la vie de tous ceux qui vivent sur le frêle esquif. Des animaux piégés disputent aux hommes cette embarcation de fortune qui n'est pas sans rappeler la célèbre et biblique arche de Noé²⁸. Les naufragés finissent par rejoindre les îles Aléoutiennes, et chacun reprend le cours d'une vie qui ne sera plus normale. Dans cette robinsonnade glaciaire et originale, Verne développe de nombreuses métaphores, et le roman entier est une métaphore de la condition humaine et animale²⁹.

Verne n'avait pas anticipé la problématique du changement climatique telle que nous la vivons aujourd'hui, mais la lentille de glace qui fond à vue d'œil est la métaphore d'un monde qui rétrécit à mesure que les explorations et les découvertes étendent l'écoumène jusqu'aux confins de contrées vierges de présence humaine. L'un des héros du roman le dit d'ailleurs sur un ton humoristique :

D'ailleurs, si les animaux à fourrures, trop vivement pourchassés, se réfugient au pôle, il faudra bien que nous les suivions jusque-là !

—Je le crains, répondit en riant la voyageuse, et il est probable, en effet, que le premier découvreur du pôle n'aura atteint ce point qu'à la suite d'une martre ou d'un renard argenté ! (Verne, *Fourrures* 52 [première partie, chapitre 7])

Le pays des fourrures peut être envisagé comme une métaphore écologique où la mise en valeur de la nature sauvage offre à Verne le support d'une réflexion sur les interrelations complexes que les hommes et les sociétés entretiennent avec la nature et l'espace géographique.

Le roman vernien, comme sujet métaphorique, produit ainsi une géographie et une écologie différentes de celles que la réalité génère au quotidien³⁰. L'imaginaire, dans la conception que nous avons développée, n'est alors

qu'une possibilité du réel. Telle est la pensée complexe à laquelle nous invite Morin ; telles sont aussi la fonction et la puissance heuristiques de la métaphore, celle de relier. La pensée complexe est une pensée métaphorique et l'écocritique vernienne en est une illustration évidente.

Conclusion

Nous souhaiterions formuler quelques hypothèses qui visent à subsumer, à partir de cette étude de cas, quelques considérations d'ordre générique sur l'écocritique.

La démarche écocritique que nous avons appliquée est avant tout inductive et interdisciplinaire. C'est en partant de la littérature, envisagée comme terrain d'étude expérimental, qu'il est possible d'appréhender autrement la question écologique à une époque où la modernité semble en crise. Notre démarche écocritique, inscrite au sein des « humanités environnementales [qui] utilisent la pensée critique, l'étude du passé, l'analyse de mondes imaginaires, pour comprendre les enjeux sociopolitiques d'une telle crise [écologique]³¹ », procède de l'histoire des idées, d'une épistémologie de la (post-) modernité. Pour un géographe, la littérature est un territoire qui permet de tester certaines hypothèses comme l'idée que les *Voyages* développent une véritable écologie humaine en réaction à un monde en profonde mutation. La réflexion sur l'espace et ses imaginaires est indissociable de cette démarche écocritique, d'autant plus que cette dernière s'inscrit dans le tournant spatial qui traverse les sciences humaines et sociales depuis plusieurs décennies³².

Notre démarche écocritique procède d'une lecture du monde qui relève avant tout de la pensée complexe, et dépasse la vision disjonctive d'un paradigme éculé opposant la nature et la culture. La crise écologique actuelle est une crise paradigmatique d'une modernité à bout de souffle, épuisée par un mode de pensée qui sépare au lieu de relier. Les différentes visées de l'écocritique (thématique, poétique, politique, stylistique) sont les facettes d'un objet complexe qui s'offre au regard de l'analyste : l'homme *est* la terre.

Nous avons pu montrer que l'imaginaire géographique assure à Jules Verne la mise en scène d'une conscience écologique où l'exotisme, le mythe et la poésie s'articulent dans des expressions métaphoriques d'une nature sauvage. Nous participons donc en ce sens de cette conception de l'écocritique qui, « convaincue de l'inséparabilité de la culture et de la nature, cherche à analyser les sens, images, métaphores et récits de la nature à des époques et dans des cultures différentes » (Posthumus 10).

Cette analyse du roman géographique vernien souhaite contribuer au projet de mieux dessiner les contours de ce qui pourrait être une écocritique

française. Finalement, l'écologie est à Jules Verne ce que ce dernier est à la littérature française³³ : la partie immergée d'un immense *iceberg littéraire* où la question du genre subsume la question de l'espace en littérature. Dans cette approche oïko-centrée de la géographie littéraire qui fait partie de l'écocritique, les géographes auront à jouer un rôle de plus en plus actif dans cette lecture de la complexité qui articule littérature, géographie et écologie.

Université de Pau et des Pays de l'Adour

Notes

1. Sur l'écocritique et ses développements en France, nous renvoyons aux nombreux et stimulants travaux de Stephanie Posthumus (<http://z.umn.edu/1903>).
2. Lionel Dupuy, « Les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne ou le roman géographique au XIX^e siècle », *Annales de Géographie*, 690 (2013), 133.
3. Sur la nature dans les *Voyages*, voir la thèse doctorale en littérature française de Laurence Sudret, « Nature et artifice dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne » (Université de Nantes, 2000). Notre propos est de focaliser notre attention sur un aspect que Sudret n'a pas abordé, à savoir la dimension écologique/oïkologique des relations que les hommes et les sociétés entretiennent avec l'espace géographique dans les *Voyages*. Nous poursuivons et approfondissons en ce sens la partie intitulée « Une écologie humaine dans les *Voyages extraordinaires* » de notre thèse doctorale en géographie. Lionel Dupuy, « Géographie et imaginaire géographique dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne : *Le superbe Orénoque* (1898) » (Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2009).
4. Nous envisageons l'écologie humaine comme l'étude des interrelations complexes que les hommes et les sociétés entretiennent avec leur environnement (qu'il soit physique, économique, social et/ou humain). Voir Lionel Dupuy, « L'écologie humaine : Petite histoire d'une révolution paradigmatique », *E-Working Papers em Ecologica Humana*, 5 (2014), <http://z.umn.edu/1904>. L'approche retenue est fondamentalement transdisciplinaire, et procède d'une pensée complexe telle que définie par Edgar Morin : « quand je parle de complexité, je me réfère au sens latin élémentaire du mot 'complexus', 'ce qui est tissé ensemble'. [...] Le vrai problème [de la réforme et de la transformation de la pensée] c'est que nous avons trop bien appris à séparer. Il vaut mieux apprendre à relier. Relier, c'est-à-dire pas seulement établir bout à bout une connexion, mais établir une connexion qui se fasse en boucle ». Edgar Morin, « La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité », *Revue Internationale de Systémique*, 9.2 (1995), 110–11.
5. Lionel Dupuy, *Jules Verne, la géographie et l'imaginaire* (Aiglepierre : La Clef d'Argent, 2013).
6. Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* (Paris : Hetzel, 1871), 74 (première partie, chapitre 10).
7. Jules Michelet, *La mer* (Paris : Hachette, 1861) ; Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*, 3 vols. (Paris : Lacroix, Verboeckhoven et Cie., 1866).
8. Hetzel met en place un système qui, s'il impose un cadre strict, permet à Verne d'avoir une véritable existence littéraire. Voir la thèse doctorale en littérature et civilisation françaises de Masataka Ishibashi, « Description de la terre comme projet éditorial : *Voyages extraordinaires* de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel » (Université de Paris VIII, 2007).
9. Jules Verne, *Cinq semaines en ballon* (Paris : Hetzel, 1863), 88 (chapitre 16).
10. Lettres de Jules Verne à son père du 19 avril 1854 et du 4 juillet 1856, citées dans Olivier Dumas, *Jules Verne* (Lyon : La Manufacture, 1988), 350, 406-7. Pour Jean-Marie Seillan, Jules Verne—en captant l'héritage littéraire d'Alexandre Dumas, le père du roman historique—amorce véritablement l'entrée en scène du roman géographique avec la publication des *Voyages*. Jean-Marie Seillan, « Petite histoire d'une révolution épistémologique au

- XIX^e siècle : La captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne », dans *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle ?*, Corinne Saminadayar-Perrin, éd. (Saint-Étienne : Publications de l'université de Saint-Étienne, 2008), 199–218.
11. Entretien avec Pierre Dubois, « À propos de *L'île à hélice* » (2895), in Daniel Compère et Jean-Michel Margot, éd., *Entretiens avec Jules Verne 1873–1905* (Genève : Slatkine, 1998), 123.
 12. Jules Hetzel, « Avertissement de l'éditeur », dans Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (Paris : Hetzel, 1866), 2.
 13. Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Essai sur les modernes* (Paris : Gallimard, 1992), 65.
 14. Lionel Dupuy, « Jules Verne, la nature, la science et Dieu : Les *Voyages extraordinaires* ou l'expérience de la limite », *Alliage*, 68 (2011), 29–39.
 15. Élisée Reclus, *L'homme et la terre*, vol. 1 (Paris : Librairie Universelle, 1905) (l'épigramme se situe dans le frontispice).
 16. Lionel Dupuy, « La métaphore au service de l'imaginaire géographique : *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne (1869) », *Cahiers de Géographie du Québec*, 154.1 (2011), 37–49. Il convient de rappeler qu'étymologiquement *métaphore* signifie « transport ». Alain Rey, éd., *Dictionnaire historique de la langue française* (Paris : Le Robert, 2007), 2214.
 17. Le mot « écologie » vient du grec *οἶκος*, *oikos* (« maison », « habitat ») et *λόγος* (« science », « connaissance »). Rey, *Dictionnaire*, 1173.
 18. Jean Chesneaux, « La nature chez Jules Verne : Un ancrage de résistance », *Écologie & Politique*, 26 (2002), 170.
 19. Marc Brosseau, *Des romans-géographes* (Paris : L'Harmattan, 1996).
 20. Jules Verne, *Hier et demain* (Paris : Hetzel, 1910), 224 (« L'éternel Adam », chapitre 2).
 21. Harlan H. Barrows, « Geography as Human Ecology », *Annals of the Association of American Geographers*, 13.1 (1923), 3.
 22. Ernst H. P. A. Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen : Allgemeine Grundzüge der organischen Formen-Wissenschaft, mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformirte Descendenz-Theorie*, vol. 2 (Berlin : Georg Reimer, 1866), 286.
 23. Lionel Dupuy, « Dire et écrire le monde par la métaphore : Les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne », *Publif@rum*, 23 (2015), <http://z.umn.edu/1aa5>.
 24. Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris : Seuil, 1997), 11.
 25. Vincent Berdoulay, « El sujeto, el lugar y la mediación del imaginario », *Geografías de lo imaginario*, Alicia Lindón et Daniel Hiernaux, éd. (Barcelone : Anthropos, 2012), 59–60.
 26. Jules Verne, *Le pays des fourrures* (Paris : Hetzel, 1873), 39 (première partie, chapitre 6).
 27. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance*, vol. 2 (Paris : Merlin, 1773), 227.
 28. Lionel Dupuy, « Jules Verne, le Québec et le Canada : La géographie dans tous ses états », *Revue Jules Verne*, 29 (2009), 33–41.
 29. Cet exemple n'est pas sans rappeler *L'île mystérieuse* (1875), qui procède de la même construction métaphorique. Lionel Dupuy, « Une métaphore de la démarche géographique et de l'histoire du XIX^e siècle : *L'île mystérieuse* de Jules Verne (1874–75) », *Cybergeog*, 550 (2011), <http://cybergeog.revues.org/24646>.
 30. Nous rejoignons l'analyse de Nathalie Blanc, Thomas Pughe et Denis Chartier qui encouragent à « considérer l'écriture et la forme même des textes comme une incitation à faire évoluer la pensée écologique, voire comme une expression de cette pensée ». Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe, « Littérature & écologie : Vers une éco-poétique », *Écologie & Politique*, 36 (2008), 17.
 31. Stéphanie Posthumus, « Pour une écocritique interdisciplinaire et engagée : Analyse de la nature et de l'environnement dans les sciences humaines », *Formes Poétiques Contemporaines*, 11 (2014), 23.
 32. Anne Buttimer et David Seamon, éd., *The Human Experience of Space and Place* (Londres : Croom Helm, 1980).
 33. Il a fallu attendre 2012 pour que quatre romans de la série des *Voyages* entrent dans la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade ». Jules Verne, *Voyages extraordinaires*, Jean-Luc Steinmetz, éd., 2 vols. (Paris : Gallimard, 2012).